Document generated on 05/15/2024 2:43 a.m.

24 images

Barreau de chaise 8 (mémoires)

Jacques Leduc

Number 115, Summer 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/10714ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Leduc, J. (2003). Barreau de chaise 8 (mémoires). *24 images*, (115), 18–19.

Tous droits réservés © 24 images, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

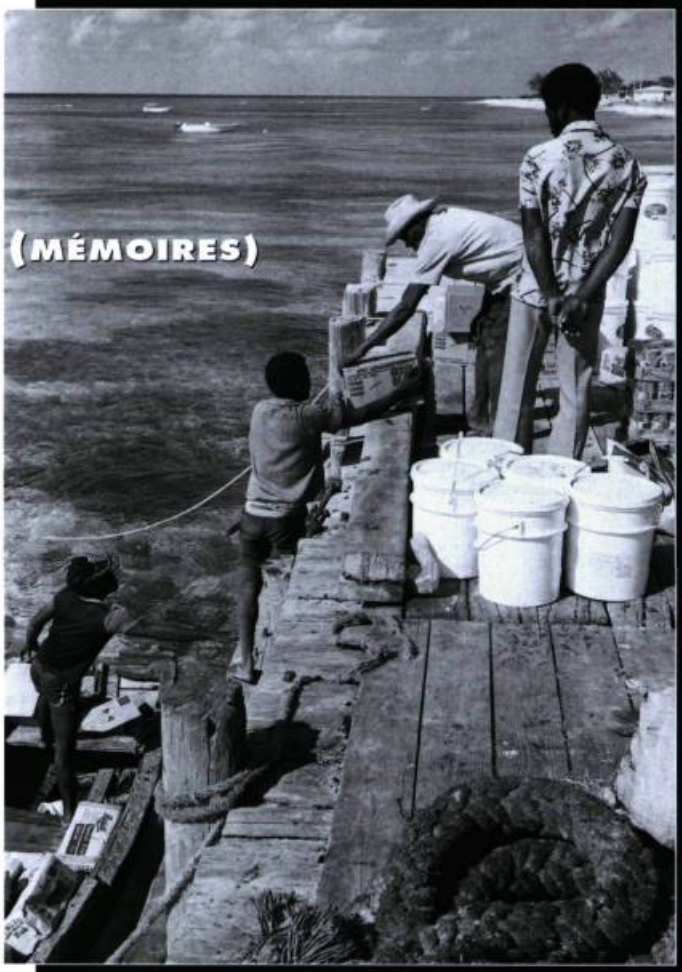
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Barreau de chaise 8 (mémoires)

par Jacques Leduc



Le silence ne commence pas avec le cinéma muet, et tous les films dans lesquels on retrouve le mot silence dans le titre ne sont pas forcément les moins bavards ni les moins bruyants. On dit: «Silence, on tourne!» pourtant ce n'est jamais le silence qu'on enregistre. Ces lignes, suggérées par une réflexion sur les différents types de silence, vont parler d'un certain silence, le silence engendré par la peur. Le climat qui règne sur la planète en ce début de mars 2003 doit y être pour quelque chose.

Ça se passait en Haïti le 27 novembre 1987, à la veille des premières élections post-Duvalier. Je m'y trouve en compagnie de la réalisatrice Tahani Rached, entourée d'une solide équipe, laquelle est bien mise en valeur par une bagnole tout-terrain assez volumineuse pour nous contenir tous[1].

Il faut rappeler le climat d'oppression qui règne sur le pays où le terrorisme est quotidien. Les duvaliéristes s'accrochent au pouvoir à coups d'assassinats, d'incendies et de menaces qu'ils font peser sur tous ceux qui travaillent au changement social. Nous aurons l'occasion de filmer un bureau électoral transformé en bunker, un poste de radio assiégé, et des édifices incendiés. Nous sommes donc là pour les élections, ces élections historiques, nous habituant aux tirs nocturnes qui viennent ponctuer nos rêves tropicaux. Tant à Port-au-Prince qu'aux Gonaïves, le macoutisme se faisait entendre et les contacts, qu'on rencontrait parfois clandestinement, vivaient tous dans l'insécurité. Je reprends les mots de l'un d'eux qui craignait même de se déplacer: «Même au prix de notre vie, nous allons faire des élections» , ou de l'autre qui disait que «Le pays est à eux». Quand on suivait un candidat en tournée électorale, on marchait sur des œufs, tant pour sa sécurité que pour la nôtre.

C'est ainsi que nous nous retrouvons à Marchand-Dessalines, une ville de l'intérieur du pays réputée pour être le repaire des macoutes. «Vous êtes dans la gueule du lion», dira notre hôte. Nous logeons chez le curé d'une grande paroisse mais qui se trouve secrètement séquestré dans son presbytère par les macoutes qui l'imaginaient en fuite. Évidemment en allant loger chez lui on émettait un signal clair qu'il s'y trouvait toujours. C'était un édifice assez imposant entouré d'un grand balcon à l'étage et séparé de l'église par une cour intérieure. Le rez-de-chaussée était réservé aux espaces communautaires et l'équipe partageait deux chambres à l'étage. C'est là que nous passons la soirée, en compagnie du curé qui n'est pas supposé y être et en spéculant de façon tout à fait collective sur ce que l'avenir réserve à Haïti. Peut-être, secrètement, chacun de nous s'interrogeait-il sur un avenir beaucoup plus immédiat, mais non moins imprévisible.

Quand le courant électrique fut interrompu sur toute la ville vers minuit — coupé par les macoutes, devions-nous en conclure —, la plupart des gens dormaient. Vers 1 h 30 nous sommes réveillés par des rafales de tirs. Et ce soir, ce n'est pas chez les voisins que ça se passe, mais c'est contre nous qu'on tire, et c'est contre nos murs que les balles viennent s'écraser. Vous comprenez bien que les mots terreur et terrorisme trouvent subitement tout un sens! Mais je ne suis pas sûr qu'on a le temps de ruminer de telles considérations pendant qu'on se tapit dans un coin de nos chambres, le souffle coupé. Ra-ta-tata et c'est pas juste de l'artillerie légère! J'en aurai la confirmation le lendemain en mettant mon poing dans certains trous creusés dans les blocs de ciment par leurs projectiles. Mais le vacarme, l'agression ne durent qu'une minute ou deux — bien que ça ait semblé, vous l'imaginez bien, beaucoup plus long. Et c'est fini. Qu'on pense.

Et le silence se fait. Un silence qui prend bien le temps de s'établir dans toute sa lourdeur. Un silence vide, sans souffle. Un long silence de mort. Un silence

unique, qui ne ressemble à aucun autre. Puis des chuchotements, comme s'ils provenaient de nulle part:

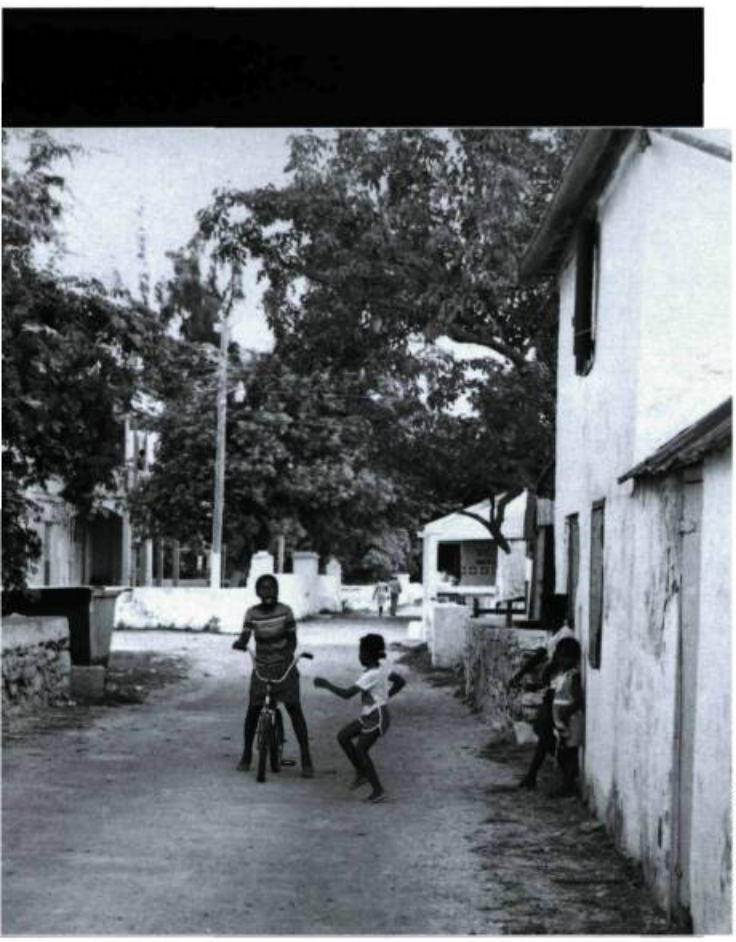
«Tout le monde est là?»

On entend un soupir collectif suivi d'une concertation murmurée. En tout cas, s'ils avaient voulu nous tuer ce serait déjà fait! Ils n'avaient qu'à donner un coup de pied dans la porte. Ils vont sans doute revenir. On aurait mieux fait de ne pas se faire voir.

«Faut faire sortir le monde.»

Oui, il faut faire sortir le monde, et là c'est le curé qui parle, parce que si tout le monde sort en faisant beaucoup de bruit, ils vont partir. Faut faire du bruit. Faut faire du bruit. Ils opèrent comme des loups-garous, de nuit, furtivement, anonymement (bien que tout le monde les connaisse). Ils se déplacent en silence. On les appelle les «zobops». Pour les chasser, il faut de la lumière ou du bruit, beaucoup de bruit. Il faut que tout le monde sorte en faisant beaucoup de bruit, sinon il faut attendre le jour.

Persuadés par le curé et convaincus de la validité de la recette, Tahani et moi sortons donc sur le balcon et pendant les prochaines minutes nous allons nous époumoner tour à tour pour appeler à l'aide. Nos cris restaient absolument sans réponse et seul le silence faisait écho dans la nuit opaque. Entre-temps, ça commençait à sentir l'essence et le feu. Les zobops s'en prenaient à notre voiture. Joyeux lendemain en perspective si on ne pouvait plus se déplacer.



PHOTOS: JACQUES LEDUC

La deuxième attaque eut lieu une demi-heure plus tard. Aussi brève et violente que la première. Mais avec une conséquence qui aurait pu être dramatique quand Claude Chevalier s'est fait atteindre au cou par un éclat de balle.

Silence. Pire encore.

Vite diagnostiqué à la lampe de poche et «sparadrapé», Claude n'avait rien d'autre à faire qu'attendre le lendemain. D'ailleurs, il ne se portait pas trop mal. Du bout des doigts, nous disait-il, il pouvait sentir la bosse que faisait le shrapnel logé sous sa peau.

Nos cris restaient toujours sans réponse, et notre solitude grandissait au cœur de cette agglomération invisible où chacun se tapissait au fond de sa maison. Profitant de cette deuxième trêve, le curé a proposé de traverser la cour furtivement, de rentrer dans l'église et d'aller sonner les cloches afin d'inciter la population à sortir de son mutisme. Ouf! Nous voilà partis, je ne dirai pas sous les balles mais presque, bravaches, à la course, pliés en deux, à zigzaguer à travers le jardin, en direction de la nef de l'église. Momentanément j'ai l'impression de traverser un mauvais film, en me disant que si les zobops, les loups-garous, nous apercevaient, c'en était fait de la peau du curé et peut-être de la mienne. Mais il est possible que j'aie vu trop de films. À l'église nous sommes accueillis par le bedeau qui s'y réfugie. Il est terrorisé: il croyait que c'était les macoutes qui arrivaient. Les yeux exorbités, mort de peur, il ne veut même pas sonner les cloches avec le curé qui n'arrive pas à le convaincre. Je me retrouve donc avec une corde dans les mains et une cloche à sonner. C'est là que j'apprends qu'on ne tire pas n'importe comment sur la corde d'une cloche, qu'il y a un rythme à trouver. Je n'arrivais pas à la faire sonner en cadence et j'ai vite eu un bout de corde entre les mains et pas de cloche au bout. Plus tard les villageois se sont bien amusés à mes dépens, ayant reconnu dans la cadence accidentée de la cloche l'intervention d'un amateur sinon l'urgence de la situation.

Car enfin, les villageois sont sortis, frappant résolument leurs casseroles avec des cuillères de métal. D'abord, de très loin dans la colline le son comme un écho perdu. Puis graduellement de plus en plus fort et de plus en plus proche, jusqu'à l'obtention d'un vaste tintamarre, anarchie bruitiste, négation radicale du silence. S'éclairant de lanternes et de fanaux, ils se sont rapprochés jusqu'à envahir complètement la cour du presbytère et nous témoigner solidarité et compassion. Les zobops étaient momentanément vaincus. Le silence était momentanément brisé et le jour allait poindre.

Malgré les dommages infligés à la voiture — et encore non sans embûches —, on a pu regagner Port-au-Prince. Bien à contrecœur, le curé a quitté ses ouailles, en *catimini*, couché par terre, à nos pieds, entre les banquettes avant et arrière. À Port-au-Prince, Claude a fait retirer le métal qui gisait dans son cou et qu'il a précieusement ramené, triste souvenir, dans un petit contenant à pilules. Car nous avons dû rentrer au pays. Avec un film tout aussi inachevé que les élections dont on se proposait de suivre le déroulement et la résolution.

Mais, à la réflexion, le silence c'est aussi ce qui se creuse en soi entre le temps pas si lointain d'un souvenir et ce soir où ce passé resurgit avec ses détails inattendus. ■

1. ***Haïti, Nous là! Nou la!*** 1987. Ré.: Tahani Rached. 28 minutes. D'Haïti, des images et des témoignages qui décrivent le climat qui régnait lors des élections avortées du 29 novembre 1987.